

Norbert

Je crois bien que j'ai chopé le virus. Le bacille de l'écrivain qui sommeillait en moi s'est réveillé d'un coup. Je suis pressé comme un travailleur en retard qui va rater son métro. Je cours après les mots avec la fougue de Gélinothe dans le prix d'Amérique. Le besoin d'écrire, de raconter mes braquages, mes amours, mes emmerdes. J'ai tellement de mots en stock qu'ils bouchonnent sur les pages de mon cahier. Tellement de choses à dire, tellement de regrets dans la besace, tellement de grands moments à partager. J'ai du temps devant moi, c'est sûr. L'institution judiciaire m'a fait déguster sévère, quand je sortirai on en sera au moins au troisième président, peut-être moins en cas de redoublement ou de putsch des généraux. Quand je sortirai, ma poule n'aura plus de dents comme dit l'ami Nougaro. D'ailleurs il vaut mieux pour elle, ça m'évitera de lui faire sauter le râtelier à coups de pied dans la poire. Excusez cet emportement mais j'ai des remontées aigrettes dans l'œsophage quand je pense à Solange. Solange, au cul accueillant comme un refuge de l'Armée du salut, aux seins chaleureux comme le Vésuve mais à l'esprit tordu comme Anthony Quinn dans *Notre Dame de Paris*.

Nous étions jeunes et larges d'épaules. Une bande de paysans aux joues rouges, dégoûtés du fumier et de la bouse de vache. Des gars sains, courageux, sans complexes, dépucelés dans la paille de la grange par une agricultrice divorcée ou une cousine aux hormones en

ébullition. La ferme dans le rétroviseur, la route du banditisme s'ouvrait devant nous, pas besoin de permis, on fonçait avec l'espoir de se remplir les poches, si possible sans laisser de viande froide derrière nous. On a commencé petit, avec du matériel d'occasion. Fusil de chasse Robust de chez Manufrance et cartouches Gévelot. À l'époque on ne trouvait pas des kalachnikov sur Ebay. Nous étions les fruits du baby-boom de la délinquance artisanale, pas encore passés dans l'économie de marché où le voleur cravaté vous plume en appuyant sur la touche entrée de son clavier. On débarquait dans la banque, harnachés comme des poilus. La plupart du temps le pommadé qui tenait la caisse ne faisait aucun problème devant notre artillerie lourde qui a fait ses preuves à Verdun et au Chemin des Dames. On travaillait avec simplicité, dans l'enthousiasme, on refusait de se lever le matin pour aller à l'usine, on ne voulait pas devenir des moutons, on allait chercher le fric au dépôt. Pour nous la banque abritait une confrérie de crapules qui confisquait l'argent des autres pour, soi-disant, le faire fructifier. C'est ce qu'on faisait, mes potes et moi, mais pour notre pomme. On confisquait puis on s'achetait des DS 21 et des R16 TX avec radio cassette auto-reverse et jantes alu. C'était notre réponse. Mon surnom, Mandrin, vient de ce côté romanesque que je n'ai pas mérité, ni revendiqué. Le vrai Mandrin n'a jamais vraiment combattu le système, il volait les voleurs, tout comme moi. Notre forêt de Sherwood c'était le PMU de La Tour du Pin, charmante bourgade de l'Isère où les filles ont les joues roses et une sexualité épanouie. De la fesse, des bagnoles et de quoi boire, c'est tout ce qu'on voulait. La raison d'être du voyou en